

Le nouveau : tradition ou révolution ?

mistes) applique à ce qu'il juge être l'art (mais n'est que du toc), ses idées justes (mais d'une banalité désespérante) sur l'art. « Les académistes mettent l'accent sur la séparation et l'opposition, sur l'art idéaliste, concept opposé à la camelote artistique. Il en résulte naturellement une camelote d'une autre sorte, mais chaque fabriquant de camelote méprise la camelote des autres. » (p. 263¹.)

L'art n'est pas concerné, même négativement, par ces discussions sur le toc. Le toc est l'art quotidien de notre temps. Vie et toc, nous dit Rosenberg, sont inséparables. L'art, lui, « se distingue nettement de la promenade en auto ou de la lecture du journal » (p. 264). Il est subversif, explosif. Il n'a pas, contrairement au toc, de positions acquises. D'ailleurs il ne cesse de céder du terrain. Il se retire : « De plus en plus, les conditions de vie de l'art le concernent seul et résistent aux généralisations de ceux qui voudraient intégrer l'art à leur système de fonctions. Dans l'organisation présente de la société, seule l'existence du toc se justifie socialement. » (p. 266.) D'ailleurs l'art, fondamentalement révolutionnaire, est pris dans une contradiction insurmontable dans la mesure où il tente de « s'instituer seule forme saine de l'art » (p. 82).

Peut-être comprenons-nous mieux maintenant pourquoi Rosenberg proteste contre l'intérêt porté à la culture de masse. Ce n'est pas l'étude de la culture de masse comme un objet quelconque qu'il réprouve. Qui pourrait réprouver l'étude de quoi que ce soit ? C'est la tentative pour lui donner un statut autre que celui d'un objet purement fonctionnel, art ou anti-art, peu importe, alors qu'elle n'est qu'explicitation de la réalité quotidienne de l'ère des vulgarisateurs. Bref si nous voulons en savoir plus sur le monde moderne que ce que nous disent les évidences de son fonctionnement, alors il faut aller chercher ailleurs.

Cette vision du monde moderne inondé de fonctionnalité n'est-elle pas à rattacher à ce que nous serions tenté d'appeler *l'école de l'aliénation*, ce courant intellectuel américain qui de Mills à Riesman, en passant par Whyte, Spector, Packard et d'autres, ne cesse de dénoncer « l'hétéronomie » de l'homme moderne devenu l'élément anonyme et abstrait d'une société trop bien organisée² ?

En fait Rosenberg ne semble pas avoir plus d'indulgence pour cette école que pour les sociologues de la culture de masse. Et lorsqu'il s'exprime sur son compte, c'est pour déchirer à belles dents les critiques de l'Orghomme ou de la « Créature-Qui-S'est-Perdue ». Non que l'Homme de l'Organisation soit, pour Rosenberg, une invention qui ne recouvre aucune réalité. Mais c'est un *type*, la personnification d'un système de compor-

1. Sur cette discussion Cf. *L'esprit du temps* d'EDGAR MORIN.

2. *L'image* de DANIEL J. BOORSTIN, dont nous rendons compte par ailleurs, se situe, à bien des égards, dans cette tradition.